



Le projet de l'espace urbain dans “ les traces de bonheur ”. Dispositifs de notations et linéaments de représentation sensorielle

Silvana Segapeli

► To cite this version:

Silvana Segapeli. Le projet de l'espace urbain dans “ les traces de bonheur ”. Dispositifs de notations et linéaments de représentation sensorielle. *Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances*. Septembre 2016, Volos, Greece, Sep 2016, Volos, Grèce. p. 381 - 386. hal-01414242

HAL Id: hal-01414242

<https://hal.science/hal-01414242>

Submitted on 13 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le projet de l'espace urbain dans « les traces de bonheur »

Dispositifs de notations et linéaments de représentation sensorielle

Silvana SEGAPOLI

ENSASE, Graduate School of Architecture of Saint-Etienne, France,
silvana.segapoli@st-etienne.archi.fr

Abstract. *In this paper the notion of trace will be considered as a methodological and epistemological questioning field. Disciplinary working hypotheses in the project field related thereto are aimed at building design tools and forms of representation. The trace is related to insertion and genesis concepts: it establishes relationships with the world and its becoming and it is dependent upon the visual representation system. The trace must necessarily open on elsewhere: to paraphrase Derrida, the time of the trace is the one of deferral. It is therefore a 'différance', a necessary spacing, between the origin and the future because it belongs to the past, as it relates to the future. Case study will treat a Turin's suburb called Mirafiori.*

Keywords: *public space, trace, notation, mapping*

Dans l'une des plus célèbres œuvres littéraires consacrées à la description des villes (Calvino 1972), Marco Polo discute avec le grand et mélancolique Kublai Khan, empereur des Tartares, sur l'impossibilité d'une représentation objective de la ville. Il lui explique ainsi la raison sous-jacente à toutes ses explorations : examiner « les traces de bonheur » des villes qui jalonnent le territoire de son grand empire, tout en sachant que, dans ce genre de travail, le résultat va dépendre aussi de l'humeur de celui qui observe.

Or, si la carte d'une ville peut être imaginée comme la dramaturgie de ses territoires, son point de faiblesse est la difficulté à intégrer à son système de correspondances (les codes) une pratique de notation qui permette de représenter ce qui crée les ruptures du récit urbain ; à juste titre tout ce qui ne rentre pas dans l'ordre du stable : ce qui suit les vagues de la transformation, ce qui subit une métamorphose, ainsi que tout ce qui rentre dans la dimension de l'aléatoire ou du cyclique. Cette trame légère, irrégulière et par endroits évanescence, qui rend la ville vivante, constitue l'ensemble de ses « traces de mutation ». En ce sens, la ville, dans sa relation avec son territoire, peut être considérée comme le plan d'immanence (Deleuze, Guattari, 1991) qui baigne les isolats, *insulaires*, des traces.

La trace est liée aux concepts d'insertion et de genèse : elle établit des relations au monde et à son devenir et dépend du régime de représentation visuelle.

La trace doit forcément s'ouvrir sur un ailleurs : en paraphrasant Derrida, le temps de la trace est celui du renvoi. Elle est en conséquence une « différance », un

espacement nécessaire, entre l'origine et le futur car elle appartient au passé, autant qu'elle se relie au futur. Elle est l'empreinte d'une absence ou le germe d'un contenu qui va se manifester (ou reterritorialiser), si les conditions sont réunies, dans l'avenir. Elle est aussi le témoin discret des mutations en cours.

Du château invisible au Parc fluvial

Le terrain d'investigation, dans cette étude, est un entre-deux : frontière entre deux villes, limite entre la maille urbaine et l'espace naturel, et filtre entre la ville dense et la porosité de la marge. Ce morceau de territoire entre Turin et Nichelino est marqué par les multiples seuils à la fois de tolérance environnementale et de résistance urbaine ; c'est une marge incertaine que les politiques urbaines tentent aujourd'hui de revitaliser à travers des interventions sur son écosystème naturel, bouleversé pendant les décennies d'industrialisation intensive et de pollution irresponsable.

La maille urbaine s'étale, d'un côté et de l'autre, jusqu'à rencontrer une forme de résistance plus forte : la limite naturelle de la rivière Sangone. Dans cette urbanité diffuse, du côté de Turin, s'installe Mirafiori Sud (plus particulièrement Basse di Mirafiori), dans la continuité topographique et toponymique du bourg « *rus in urbs* » préexistant. C'est un immense quartier ouvrier qui traverse une transition lente vers un écosystème de bordure, condition qui pourra finalement lui faire profiter de sa porosité et de ses espaces ouverts, hommage de la désindustrialisation. La complexité des systèmes que s'y croisent marque un graduel épuisement de la ville, de sa figurativité, par l'accumulation des traces qui renvoient à un « ailleurs » et qui interrogent la notion d'urbanité (Corboz, 2001). Cette multiplicité de sillons qui s'entremêlent, marque le fait que les raisons d'être d'une ville ne suivent pas le fil d'une seule histoire.

C'est un riche répertoire de traces qui se déploie en allant à la découverte de ce morceau de territoire :

- un mausolée isolé (*Bela Rosin*, Comtesse de Mirafiori), avec ses hautes enceintes muraires et ses grilles, à souligner son caractère étrange, intrusif, autant que sa préciosité. Cette trace a une puissance évocatrice très forte,
- différents jardins potagers, soit réaménagés et partiellement cultivés soit illégaux,
- un château-fantôme (celui de Mirafiori, faisant partie, avant sa destruction à la fin du XIXe siècle, d'un système de résidences royales dit « Couronne des Délices »)
- un château-ferme (celui du Drosso avec ses annexes),
- un petit réseau de connexions agricoles qui oppose son isotropie aux grands axes routiers qui entrecoupent et morcellent les terrains du naissant parc fluvial,
- des restes d'un cimetière (celui de Mirafiori),
- un ruban peu épais de végétation qui suit les berges d'une rivière (Sangone) celles-ci partiellement occupées par les campings souvent illégaux, eux aussi, des populations rom,
- un bois (ancienne réserve de chasse),
- l'espace ouvert d'un petit aéroport (« Campo di Volo Mirafiori », utilisé jusqu'à la fin de la 2^{ème} guerre et récemment aménagé en parc urbain : Parco Colonnetti).

Tout cela s'installe sur un parcellaire morcelé et délabré, avec ses vides aux géométries irrégulières, ses hangars industriels peu ou pas affectés -encore des traces de l'activité de l'immense entreprise FIAT Mirafiori- et ses complexes

résidentiels. Ces derniers, bâtis le long des différentes vagues migratoires liées au développement de la FIAT, ont « envahi » le quartier à partir des années 1940. Ces barres autrefois flottantes dans l'espace neutre (Sennett, 1992) de la ville moderne, se sont aujourd'hui dressées ensemble contre l'insécurité, ce qui a engendré une prolifération de grilles et barrières, comme douloureuses cicatrices des conflits sociaux qui ont eu lieu depuis les décennies de lutte pour l'insertion dans le quartier et de co-existence difficile entre les différentes ethnies se trouvant à partager un « commun » privé de toute dimension collective. Empreintes, restes, ruines, résidus, simples tesselles, ou juste moules d'une absence, elles racontent des usages, des pratiques, des rituels, parfois *in absentia* (comme dans le travail de Tatiana Trouvé). Elles contribuent aux cycles incessants du faire/défaire de l'image de la ville, elles racontent des ambiances d'autrefois par leurs séquences, leurs successions, leur disposition, ou à l'opposé par leurs soustractions. Ces traces n'ont pas toutes la même nature. Elles appartiennent aux strates du passé, comme le mausolée, où elles sont comme des germes, renvoyant à un devenir, comme la Casa del Parco¹, une cantine sociale qui marque par ses bonnes pratiques une étape dans la construction de l'avenir du quartier. Et encore, les traces des plages d'autrefois de la rivière Sangone racontent les ambiances du passé autant qu'elles dessinent un devenir pour le parc fluvial qui a commencé à être aménagé il y a deux ans²; les résidus des jardins potagers illégaux laissent deviner le désordre du passé autant que l'envie de s'installer dans le projet d'agriculture urbaine³ lancé par la ville de Turin; les espaces ouverts entre la forêt des barrières et grilles expriment autant les dimensions affectives et symboliques entassées dans le passé que le besoin actuel, péremptoire, d'une gestion rassurante du « commun ».

Il y a une dimension archaïque dans la trace, une quête des formes d'ancrages, des rituels ordinaires, des « pratiques de bonheur » comme nous dirait encore Marco Polo. C'est cette dimension pragmatique des conditions de félicité ou d'infélicité d'usages qui sous-tend la nécessité de projets qui prennent en compte la dimension sensible de l'urbain. À la question recourante : qu'est-ce qu'une ambiance urbaine, face aux enjeux complexes du projet ? La réponse pourrait se trouver dans la notion de ménos (Perniola, 1991), celle d'une énergie puissante qui peut donner la portée de l'importance de cette quête de bonheur. Cette frontière sud demande aujourd'hui de ne plus être frontière mais bord, écosystème riche, vital et complexe. Comment lire ces traces, les représenter et les mettre en valeur dans une dimension projectuelle ?

Turin après Turin

Dans le cadre d'une recherche plus vaste sur les villes en décroissance, située dans le bassin stéphanois⁴, Turin a été choisie en tant qu'étude de cas pour la virtuosité des

1. La Casa nel Parco, dans le cadre du projet Case di quartiere suit les traces de la dimension agricole de ce territoire et se laisse inspirer par l'esprit de communauté. C'est un vaste projet qui vise à développer l'attachement comme moteur de résilience. <http://www.casanelparco.it>

2. Parco Sangone, dans le cadre du projet de la ville de Turin « Torino città d'acque »

3. « TOCC Torino Città da Coltivare (Turin ville à cultiver) », est un projet nait en 2012 qui vise à promouvoir toute action orientée à l'installation des pratiques de cultivation en milieu urbain et périurbain. Cf. <http://www.comune.torino.it/verdepubblico/2012/altrenews12/progetto-tocc--citt-da-coltivare.shtml>

4. Recherche que je coordonne au sein du GRF Transformations, ENSASE, sur les villes en décroissance

chemins de transformation entrepris en réponse aux processus de désurbanisation, et de paupérisation des territoires qui avaient commencé à se présenter en conséquence d'une désindustrialisation intense (le nombre d'habitants est passé de 1 200 000 au milieu des années 1970 à 890 000 ces deux dernières décennies). Si on part de l'hypothèse que ces phénomènes implorifs ne sont pas forcément négatifs, on peut considérer que la non-croissance et le rétrécissement des populations amènent à une production d'éco-systèmes urbains et périurbains de valeur. Les contre-modèles de la transition (Hopkins, 2010), de la décroissance et de l'impermanence urbaine (Segapeli, 2014), trouvent à Turin un terrain d'étude et un milieu scientifique appropriés.

Dans les années 1980, Turin a dû faire face à une crise très profonde. D'un point de vue des études sur les dynamiques urbaines, c'était déjà une époque où la remise en cause du concept de densité avait mis en relief les différentes figures du vide et on comprenait les potentiels des espaces ouverts en tant qu'éléments structurants de la ville et de ses paysages habités. Ce qui a ouvert par la suite aux questionnements écologiques sur les valeurs de la transformation, de la métamorphose, de la mutation, de l'adaptation, et même de la décroissance, comme dimensions fondamentales du projet de la ville éco-soutenable. En effet, un fil rouge parcourt les différents programmes de régénération urbaine qui ont commencé à voir le jour à Turin après le pic de la crise : l'espace public a été, dans les différentes situations, pris en compte en tant que « champ d'expérience de la société » (Negt, 2007) et milieu clé du processus de rénovation.

Pour Turin, le fait de relier la régénération à la question des espaces publics a été la clef de voûte du processus de rénovation car c'est une ville qui a vu son destin longuement lié au développement de l'industrie de la voiture. Son tissu urbain même a été structuré pour accueillir un mode de vie qui ait à la base la capsule de l'automobile, ce qui a écarté la question des ambiances urbaines pendant très longtemps.

Certes, la puissance des courants écologiques a pu jouer un rôle important dans les derniers choix de la ville, en termes d'identification de ressources et de choix de stratégies. Les thématiques prioritaires y sont liées : la reconquête du sol, le nouveau rôle des espaces publics dans le tissu périurbain, le grand système annulaire des parcs -Corona Verde- et le projet pour les eaux -Torino Città d'Acque- (De Rossi, Durbiano, 2006). On imagine à l'état actuel qu'une démarche projectuelle sensible pourrait s'installer au cœur des processus de régénération. De nombreuses interventions, du micro au macro, montrent une attention croissante pour les démarches dites d'éco-conception, proches par un lien d'interdépendance, aux théories des ambiances. La prochaine étape pourrait se situer au niveau de l'acquisition des traces de la ville ouvrière, de ses ambiances et de ses qualités (partage, solidarité, proximité), comme éléments générateurs du projet. La plupart des principes que l'on voit aujourd'hui convoqués par les politiques de développement (auto) soutenable et par les mesures qui favorisent la vie collective, trouvent leur origine dans la ville ouvrière : l'auto-organisation, l'économie collaborative, les logiques de contact public-privé (les jardins potagers partagés), les « maisons de quartier/case di quartiere », les « tables collectives/tavoli sociali ». Co-évolution, synergies nature-culture, intégration des valeurs d'usage dans la démarche du projet, enfin, tout ce qu'on appelle territorialité active, semble se projeter dans un futur très proche.

La dimension descriptive : la force de l'*hodos*

Dans ce travail de terrain j'ai essayé d'établir un lien étroit entre les thématiques de recherche et les expériences didactiques. J'ai proposé aux étudiants ENSASE du master en architecture et du MEP, master espace public⁵, de travailler sur la notion de seuil d'ambiance dans le milieu « en marge » du quartier Mirafiori Sud.

Une ville qui doit métaboliser les traumas des changements liés à la désaffectation des sites industriels vit des longs temps de latence. La perception de ces temporalités est extrêmement importante dans la représentation des ambiances et dans les enjeux du projet. Quelle transposition didactique pour une recherche liée à l'instable, au provisoire de la ville diffuse contemporaine ? Comment représenter les ambiances liées à des facteurs si évolutifs et flottants dans les étapes de transformation d'un territoire, dans la transition de modes de vie d'un quartier, dans l'espace incertain d'une frontière ?

L'hypothèse de base de ce travail a été de pouvoir cartographier le terrain d'étude autrement. On est parti du concept d'expérience située, qui permet de mesurer sur le terrain les méthodologies étudiées et de recaler concrètement les hypothèses de travail pluridisciplinaire à travers le choix attentif des outils et des formes de représentation (notamment cartes et diagrammes).

Il y a un double mouvement : sur le plan conceptuel on tente de positionner le processus cognitif dans le sillage des études sur les ambiances, et sur le plan descriptif on cherche à représenter le terrain d'étude par des techniques qui laissent place à la subjectivation. D'un point de vue méthodologique, l'objectif a été de sortir du lit de Procuste du diagnostic classique de l'analyse urbaine, et en conséquence d'éviter des positionnements qui imposent des jugements hâtifs, éviter donc : la distinction manichéenne entre points forts et points faibles, l'utilisation trop récurrente de systèmes de réduction de la variété des phénomènes observés (modèles, statistiques, comparaisons sur un nombre faible de critères, etc.), la surestimation des méthodes exclusivement axées sur la dimension visuelle de la perception, etc. Il a été question, plutôt, d'essayer d'enregistrer les données à partir des pratiques de terrain qui permettent de saisir non seulement les aspects normo-quantitatifs et les caractères typo-morphologiques, mais aussi les qualités spatiales, topologiques et leur manière de se mettre en relation avec le temps (cyclique, linéaire, séquentiel, aléatoire, répétitif, rythmé, etc.). Plusieurs protocoles d'investigation de terrain ont été établis pour arriver à saisir les relations espace/temps qui ont tendance à s'installer entre les éléments : ce qui engendre un décalage de temporalités, ce qui produit des rythmes, ou des latences, ce qui est de l'ordre du cyclique (et qui renvoie parfois à une impression d'instabilité), etc. Pour ce faire il a fallu aussi développer la capacité de rendre compte des usages, des pratiques habitantes, communautaires ou individuelles, isolées ou conflictuelles. Dans la construction de cette posture il est important de garder une tension permanente entre l'exigence d'un degré d'objectivation et la nécessité de subjectivation que demande le travail de récolte des données sensibles.

5. J'ai mené à Turin deux missions de recherche-action, dans le cadre d'un partenariat avec le Polytechnique de Turin et avec le soutien du programme ERASMUS. La deuxième, avec Pascale Pichon (UJM/Centre Max Weber) m'a permis d'intégrer à la démarche les critères de l'interdisciplinarité. Il y a eu différents temps de préparation, de recherche (cours théoriques, séminaires, rencontres avec les acteurs, etc.), de travail de terrain, de rendu, qui seraient difficiles à exposer dans ce court texte

La posture maïeutique adoptée a permis d'identifier des questions capables de déclencher l'envie de l'exploration physique et de la spéculation conceptuelle. Par exemple, comment cartographier les micro-climats autour du fleuve ? Une fois la rivière prise en compte comme un nouveau levier du développement de la vie du quartier, comment intégrer dans la démarche projectuelle ses données sensibles (le son de l'eau, la végétation riveraine, le changement du microclimat, la fraîcheur, les reflets, les effets de l'érosion, l'absence de bruits de la ville, etc) ?

C'est dans la dimension du projet que la lecture des milieux urbains, par une démarche sensible, devient un acte d'engagement et une méthode de connaissance profonde : à travers la série de traces, de signes évocateurs, de seuils invisibles, les ambiances de matrices différentes sont identifiées et peuvent ainsi être cartographiées et développées dans la construction des scénarios futurs.

Remerciements

Tous mes remerciements vont à Paolo Miglietta, « Servizio Grandi Opere del Verde Città di Torino », à Laura Socci, « Assessorato Progetti di Rigenerazione Urbana, Città di Torino », et aux enseignants du Polytechnique de Turin : Alessandro Armando, Luca Caneparo, Anna Marotta, Edoardo Piccoli, Davide Rolfo, qui ont apporté une contribution essentielle aux développements de mes recherches.

Références

- Calvino I. (1972), *Le città invisibili*, Turin, Einaudi
Deleuze G., Guattari F. (1991), *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Les éd. de minuit
Derrida J. (2014), *Trace et archive, image et art*, Paris, INA Editions
De Rossi A., Durbiano G. (2006), *Torino 1980-2011*, Turin, Umberto Allemandi & C.
Armando A. et al. (2015), *Watersheds*, Guangzhou, Chine, Sandu Publishing
Negt O. (2007), *L'espace public oppositionnel*, Paris, Payot & Rivages
Perniola M. (1991), *Del sentire*, Turin, Einaudi
Segapeli S. (2014), « Pour une théorie des impermanences », in Segapeli S. (dir.) *Philotope 10*, Clermont-Ferrand, Philau Editions
Superstudio (2015), *La vita segreta del monumento continuo*, Rome, Quodlibet

Auteure

Silvana Segapeli, architecte, docteure en architecture, maitre assistante en Ville et Territoire à l'ENSASE - Ecole nationale supérieure d'architecture de Saint-Etienne et coordinatrice pour l'ENSASE des activités du MEP Master espace public : design, architecture, pratiques (ENSASE, Université Jean Monnet, ESADSE - Ecole d'art et design de Saint-Etienne). Chercheure à l'ENSASE et associée au laboratoire GERPHAU - philosophie, architecture, urbain - Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris La Villette et au Centre Max Weber, laboratoire de sociologie de l'Université de Lyon, équipe Cultures publiques.